



# Un présent du passé

Une nouvelle en cadavre exquis  
écrite avec Léonora Miano  
sur [air.laclassse.com](http://air.laclassse.com)

édité par le collège  
Daisy Georges Martin  
2014



*Une nouvelle en cadavre exquis écrite par  
Léonora Miano et les élèves des collèges du Rhône :  
Le Plan du Loup, Jean Monnet, Charles de Foucauld  
et Daisy Georges Martin*

*Un projet d'écriture collaborative mené sur l'ENT [laclasse.com](http://laclasse.com)  
au cours de l'année 2013-2014*



**Prologue** page 6

**Chapitre 1** page 9

**Chapitre 2** page 15

**Chapitre 3** page 18

**Chapitre 4** page 20

**Chapitre 5** page 25

# Prologue

*Léonora Miano*

Comme toujours à cette heure, le chant de l'homme se fit entendre. Arpentant les rues du quartier, il hélait les habitants, traînant derrière lui un chariot. Son appel les faisait sortir en courant de leur maison et, en un rien de temps, la caisse à roulettes se remplissait de bouteilles vides. Elles avaient contenu du soda, de la bière la plupart du temps. Son passage évitait aux gens d'avoir à les retourner eux-mêmes au magasin comme c'était la règle. Pour la peine, on lui remettait une pièce de cent francs. Bientôt, son chant s'éteignit dans le lointain. La nuit tomba alors, comme elle savait le faire dans ce pays, sans crier gare.

D'habitude, ce moment de la journée était son préféré. Un autre rythme s'emparait de la ville. Les marchandes de beignets et de poisson grillé remplaçaient leurs homologues

qui, de l'aube au crépuscule, avaient proposé d'autres denrées. Les choristes de l'église située non loin de là se dirigeaient vers la petite bâtisse érigée par des missionnaires allemands, des cantiques déjà sur les lèvres. Vêtus de robes amples comme on en voyait dans les temples de l'Amérique noire, ils se rendaient à leur répétition hebdomadaire. Les gamins des familles déshéritées prenaient place sous les réverbères pour faire leurs devoirs, tandis que les commères plantaient une chaise devant le portail de leur demeure, afin que rien ne leur échappe de la vie qui s'ébrouait là. Des rires étaient dans l'air.

Assise dans un coin de la cour, près de l'endroit où quelques bambous avaient été arrachés à la clôture, Salomé regardait s'agiter le monde au dehors. Il lui était interdit de sortir, de fréquenter les enfants des quartiers comme disaient ses parents pour désigner les mal lotis. Aussi, c'était de loin qu'elle prenait part à leurs jeux, les enviant presque de vivre dans des maisons dépourvues d'électricité. Le spectacle de la rue la ravissait. Elle connaissait tout le monde, le moindre visage, les histoires de cœur naissantes, celles qui s'étaient achevées dans la fureur et les larmes.

Aujourd'hui, rien de tout cela ne l'intéressait. Salomé ne salivait pas à l'idée de goûter les maquereaux cuits à la braise, sur lesquels le vent apportait un peu de poussière pour parfaire l'assaisonnement. Sa mère disait que c'était plein de microbes, que c'était sale. Mais elle disait aussi qu'il ne fallait pas avaler les pépins des oranges, de peur qu'un oranger vous pousse sur la tête. Salomé, excitée à la pensée d'un arbre prenant racine au milieu de son crâne, avait fréquemment défié l'interdit. En vain. Depuis, elle n'accordait qu'un crédit relatif aux dires de sa mère, louchait tous les soirs sur les poissons posés sur des braseros si bas qu'ils semblaient toucher terre.

Pourtant, c'était la parole maternelle qui la troublait ce soir, lui gâchant le plaisir de l'observation. Quelques mots énoncés avec mépris, d'une voix sèche : « Ce sont nos gens, je leur parle comme il me sied. Ils peuvent s'estimer heureux d'avoir été admis dans la famille... » Salomé se leva, fit quelques pas vers la maison, s'arrêta sous le manguier dont une chauve-souris avait croqué des fruits encore verts. Elle avait un peu peur de rentrer. « Ce sont nos gens. » Ces mots lui pesaient sur le cœur. Pourquoi ? Elle n'aurait pu le dire. Il lui venait simplement une intuition. Comme un soupçon. Elle devait savoir. Comprendre. Demain, elle irait interroger sa mère.



# Chapitre 1

*Léonora Miano*

Salomé n'avait pas vu sa mère de la journée. A peine l'avait-elle entendue quitter la maison, le moteur de sa voiture vrombissant à l'aurore, les roues du véhicule crissant sur le gravier blanc de l'allée, avant de s'élançer à l'extérieur. Elle s'en allait tôt pour éviter les embouteillages, traverser la ville, passer à temps le pont qui la coupait en deux, être la première arrivée au dispensaire. En réalité, elle n'était jamais vraiment la première sur les lieux. Des malades se bousculaient déjà aux portes. Des femmes portant leurs enfants sur la hanche. Jeunes gens atteints de paludisme chronique. Des vieillards dont il faudrait retirer des vers de Cayor ou traiter les filaires. Une foule dont il faudrait se charger jusqu'à la tombée de la nuit. C'était lundi. La semaine serait longue et harassante.

Rentrée du collège où elle venait d'entrer en classe de sixième après avoir été brillamment reçue au concours national sans lequel la chose n'était pas envisageable, Salomé tournait en rond dans la maison. Le chauffeur était passé la prendre comme toujours, et l'avait ramenée sans faire de détour. Elle ne l'avait pas prié de s'arrêter pour acheter des soya, ces brochettes de bœuf vendues aux abords des rues, dont la consommation lui était interdite. Elle ne lui avait pas non plus demandé d'attendre qu'elle s'offre un cône d'arachides grillées, dont un marchand faisait sauter les pelures en l'air avant de servir ses clients. En temps normal, Salomé ne reculait pas devant ces manquements aux lois parentales, dépensant allègrement son argent de poche, afin de se sentir appartenir au peuple de son pays. Vivre comme les autres. Etre un temps parmi eux, pas seulement à côté.

La chambre de sa cousine Sephora se trouvait à côté de la sienne. Elle eut envie d'y pénétrer pour l'attendre comme elle le faisait souvent, préparant une partie de Monopoly ou de Scrabble. Elles aimaient jouer avant de se consacrer à leurs devoirs. Sephora ne tarderait plus, à présent. La perspective de ces amusements ne suscita qu'une joie éphémère chez Salomé. Elle resta interdite devant la porte, se remémorant les paroles de sa mère. C'était de Sephora et de son frère

Abel qu'elle parlait, lorsqu'elle avait dit : « Ce sont nos gens. » Hier, Abel était passé voir sa sœur. Il était aussi porteur d'un message étrange. Le contenu de la missive était un mystère. Tout ce que Salomé savait, c'était que sa mère s'était emportée, qu'elle avait crié, que son mari lui avait demandé pourquoi parler sur ce ton à un enfant. C'était là qu'elle avait lancé : « Ce sont nos gens, je leur parle comme il me sied... »

Salomé tourna les talons, se dirigea vers sa chambre, se laissa choir sur son lit. La bonne avait pris soin de mettre en marche le climatiseur. Une fraîcheur apaisante enveloppait les lieux. Elle laissa errer son regard dans la pièce. Un revêtement rose couvrait les murs. Il y avait un bureau en acajou, des étagères supportant des livres et, sur la table de chevet, un ghetto *blaster* reçu à Noël. Une épaisse moquette tapissait le sol, si bien qu'elle n'entendait jamais le bruit de ses propres pas, quand elle se trouvait dans cette pièce. Face au lit, une porte donnait sur une salle de bain, avec un dressing mitoyen. C'était là que Sephora venait faire sa toilette. Sa chambre à elle ne disposait pas des mêmes commodités. Ses vêtements étaient rangés dans une malle, comme s'il lui fallait se tenir prête à s'en aller à tout moment.

La fillette se mit à songer, pour la première fois, à toutes les

différences qu'elle n'avait jamais interrogées. Sephora vivait dans la même maison, mais fréquentait une école publique, dans un des quartiers populaires de la ville. Le chauffeur ne l'y conduisait pas. Elle prenait un taxi de ramassage pour s'y rendre, rentrait quelquefois à pied pour économiser un peu d'argent. Le samedi, alors que Salomé faisait la grasse matinée, il n'était pas rare que sa mère envoie Sephora au marché ou ailleurs, faire quelque commission. Il n'y avait là rien qui ressemble à de la torture, Sephora n'était pas maltraitée. D'ailleurs, elle ne se plaignait de rien. Ses parents l'avaient confiée à ses oncle et tante, parce qu'ils pensaient qu'elle aurait, grâce à eux, de meilleures chances dans la vie.

Au fond d'elle Salomé entendait une petite voix lui dire qu'il y avait quelque chose. Ce n'était pas uniquement parce que Sephora n'était pas leur enfant, que ses parents ne s'adressaient jamais à elle en français, ne lui parlant que cette langue ancestrale qu'ils ne transmettaient pas à leur fille. Ce n'était pas pour cette seule raison que ses vêtements n'étaient jamais commandés à la Redoute, ni achetés dans les magasins hors de prix où se rendaient les expatriés européens pour maintenir leur style de vie. Et si elle ne s'autorisait à regarder un film sur le magnétoscope qu'à l'invitation de Salomé, ce n'était pas, là non plus, parce que cette maison n'était pas

celle de ses géniteurs. C'était parce qu'elle appartenait à cette caste mystérieuse, celle des « nos gens ».

Le cœur de Salomé se glaça, lorsqu'elle entendit grincer le portail. Sephora rentrait. Elle l'entendit prendre gaiement congé d'une camarade de classe. Le gravier blanc de l'allée bruissa sous ses pieds comme tous les jours, et comme tous les jours, elle s'arrêta pour humer le parfum des fleurs du frangipanier planté dans la cour, face au manguier, à quelques pas d'un arbre du voyageur dont on prenait grand soin. Sephora avait l'âge d'être en troisième, mais elle n'était qu'en cinquième à cette année, ayant échoué à deux reprises au concours d'entrée en sixième. C'était après son second échec à l'examen national qu'elle était venue vivre avec eux. Salomé se souvenait du conseil de famille qui avait entériné la décision. Puisqu'on ne lui disait jamais rien ou pas grand-chose d'important, elle avait écouté aux portes. Ses parents l'ignoraient, mais elle comprenait parfaitement la langue secrète, la langue non transmise des ancêtres.

Bientôt, on frappa trois coups guillerets à la porte de sa chambre. Le sourire de Sephora illumina la pièce, et son accent d'enfant des quartiers envahit l'espace :

« Tu es déjà là ! Je t'ai gardé. » Ces derniers mots signifiaient

qu'elle avait pensé à sa cousine, et lui avait rapporté quelque friandise proscrite, afin de partager avec elle la saveur du pays réel. Salomé se redressa, incapable, toutefois, de lui rendre son sourire. Devant la mine étonnée de cette cousine dont elle n'était plus certaine de connaître le statut, elle dit simplement : « Il faut qu'on parle. »

# Chapitre 2

*Collège Le Plan du Loup (Sainte-Foy-Les-Lyon)  
classe de 3<sup>ème</sup> de Martine Singou-Malela et Joëlle Pigaglio*

Salomé et Sephora, étaient dans une grande pièce blanche et pastel, ornée de belles fresques. Il y avait de beaux lustres au plafond, de grandes fenêtres. C'était la chambre de Salomé.

« Oui ? Je t'écoute, dit Sephora.

- Il y a plusieurs années de ça, tu es arrivée dans la famille, dans notre maison...Ton « histoire » m'a été racontée il n'y a pas longtemps.

- Que veux-tu dire par « mon histoire »...?

- Je ne sais pas si je peux t'en parler, j'hésite, c'est difficile à dire et à expliquer. »

L'atmosphère qui régnait dans la pièce n'était plus du tout agréable, on sentait une tension. Il faisait humide. A cela s'ajoutait l'ambiance créée par le brouillard, à l'extérieur.

« Maintenant que tu as commencé à en parler, je veux savoir.

Je dois savoir ! s'exclama Sephora d'un ton inquiet.

- Maintenant, nous sommes grandes... Tu te souviens d'une de nos journées passées au bord du lac, du pique-nique sous l'arbre que l'on appelait « l'arbre magique ». De toutes ces nuits blanches, à discuter. De nos sorties au marché, sur cette grande place, où l'on faisait les folles. De toutes les après-midi, où il pleuvait, on faisait des objets d'argile...

- Mais où veux-tu en venir en me rappelant nos souvenirs ?!  
s'exclama Sephora, s'énervant.

Après un moment d'hésitation, Salomé lui avoua tout d'un seul trait.

-Ta mère a disparu peu de temps après ta naissance.

Elle continua, elle en avait trop dit pour s'arrêter là.

- Mon père t'a recueillie. Je ne sais pas pourquoi.

Sephora restait muette.

- Tu n'es peut-être pas ma cousine de sang mais tu resteras à jamais ma cousine de cœur, » balbutia Salomé, en se rendant compte de son indélicatesse.

La nuit tombait sur la maison, le brouillard se dissipait, la lune se dessinait dans le ciel, et le bruit des grillons commençait à se faire entendre. Les larmes de Sephora commençaient à couler sur son visage. Les révélations sont parfois dures



à encaisser. Sephora était ébahie, elle ne s'attendait pas à entendre cela. Salomé avança vers elle, pour tenter de la réconforter, mais Sephora, choquée par cet aveu, se dirigea vers la porte fenêtre qui donnait sur le jardin. Lorsque sa main toucha la poignée de la porte, elle se retourna une dernière fois vers Salomé, les yeux gonflés par les larmes. Le regard perdu, elle quitta la maison.

# Chapitre 3

*Collège Jean Monnet (Lyon 2<sup>e</sup>)*

*classe de 3<sup>ème</sup> de Marie Cattenot et Françoise Besson*

Sephora ne savait plus où elle en était : sa cousine n'était pas sa cousine ! Cette révélation lui revenait sans cesse à l'esprit. Pour ne plus y penser, elle s'assit sur un banc et se mit à regarder ce qui se passait autour d'elle : le va-et-vient incessant des voitures sur la route poussiéreuse, les cris des vendeurs ambulants de soda, la petite vendeuse de beignets avec son plateau sur la tête, le coiffeur en train de couper les cheveux en pleine rue devant son échoppe... Elle regarda tellement longtemps qu'elle s'endormit.

Elle se réveilla dans une forêt luxuriante remplie de grands arbres qui, comme des colonnes, soutenaient le toit de feuille. Il y avait aussi des arbres de toutes tailles et de toutes formes ; cette forêt donnait une impression de gigantisme. Le plus effrayant était le silence qui y régnait : la forêt était comme figée.

Sephora contemplait ce lieu étrange avec un mélange de crainte et d'émerveillement quand elle eut une subite envie de monter à un arbre. C'était plus qu'une envie, un besoin incontrôlable. Elle se précipita sur le plus gros arbre qu'elle vit et monta jusqu'au sommet. De là, elle avait une vue magnifique sur une forêt qui s'étendait à l'infini, comme une grande étendue verte. Elle avait atteint le point culminant. Soudain, elle sentit quelqu'un derrière elle. Elle eut juste le temps d'entendre : « tu n'es pas ma cousine » et d'apercevoir Salomé qui la poussait, puis ce fut la chute.

Sephora se réveilla en sursaut. Elle était toujours sur le banc où elle s'était endormie, mais maintenant la nuit était tombée, et les enseignes des restaurants s'étaient allumées. Elle se leva et partit vers ce qui avait été la maison de son enfance. Elle devait aller chercher sa cousine, ou plutôt celle qui avait été sa cousine, et qui n'était plus que son amie ; elle devait lui demander de l'aide pour rechercher ses parents. Salomé était la seule à pouvoir l'aider, la seule qui avait vu son acte de naissance où figurait le nom de ses parents.

# Chapitre 4

*Collège Charles de Foucauld (Lyon 3<sup>e</sup>)  
classe de 3<sup>ème</sup> de Delphine Thieffenat et Geneviève Galen*

Salomé apprit à Sephora que le fils légitime du ministre des affaires étrangères, Eddy Malou, qui était aussi son père, étudiait dans le même collège qu'elle. Elle eut l'idée de fréquenter davantage le fils du ministre, Daniel, pour pouvoir établir des liens avec le père de Sephora. Durant la journée de cours, Salomé décida de passer du temps avec Daniel pour se rapprocher de lui. Une semaine passa et Daniel décida d'inviter Salomé chez lui, mais cela la dérangeait de le manipuler. Sephora faisait cependant pression sur sa cousine pour qu'elle accepte l'invitation. Les deux filles finirent même par se disputer, mais leur brouille fut de courte durée.

Après la fin des cours, Salomé accompagna donc son nouvel ami chez lui. Pendant le trajet, ils discutèrent à propos de leurs parents. Salomé confia à Daniel qu'elle avait fugué de chez elle car ses parents ne la laissaient pas sortir.

Quand ils arrivèrent chez Daniel, son père Eddy était présent, il les salua puis repartit travailler dans son bureau. Salomé trouva quelques ressemblances physiques entre Sephora et le père de son ami. Elle demanda à Daniel si elle pouvait aller parler à son père pour avoir des conseils à propos de sa fugue. Daniel lui répondit qu'elle pouvait y aller mais pas très longtemps car son père travaillait beaucoup.

Elle monta les escaliers, trouva la porte du bureau du père de Daniel, frappa deux fois. Quand une voix lui dit « entrez ! » Salomé s'exécuta. Un peu gênée, elle expliqua au ministre les raisons de sa visite. Celui-ci, embarrassé, ne souhaitait pas répondre. Mais comme Salomé insistait, il lui fit comprendre qu'il pouvait causer de sérieux problèmes à ses parents si elle continuait. Devant son air effrayé, il lui fit promettre de ne rien révéler à Daniel et accepta d'aider Sephora à retrouver sa mère, à condition qu'elle ne cherche jamais à entrer en contact avec lui. Salomé dut promettre. Le ministre quitta la pièce quelques instants et revint avec une enveloppe qu'il lui remit. Il lui demanda un numéro de téléphone, assura qu'après avoir effectué quelques recherches pour retrouver son ancienne maîtresse, il l'appellerait et il la congédia.

Les deux filles décidèrent donc de partir à la recherche de

la mère de Sephora. Elles n'avaient pour indice que les quelques photos contenues dans l'enveloppe, présentant une jeune femme avec un nouveau-né. Elles attendaient plus d'informations et espéraient que le ministre tiendrait sa promesse. Heureusement, Salomé avait eu un téléphone à son dernier anniversaire. Elles passèrent une partie de la journée à tourner en rond dans les rues du quartier, attendant désespérément cet appel qui, enfin, arriva. Le ministre avait réussi à trouver sa nouvelle identité : Njweng. Elle habitait dans un petit quartier retiré de la ville, assez démunie et vivait de petits boulots par ci par là afin de pouvoir payer son loyer. Elle n'était pas très fortunée. En apprenant son prénom, Sephora fut prise de vertige sous le coup de l'émotion. Quand elle reprit ses esprits, elles partirent ensemble à pied vers le petit quartier où vivait désormais sa mère. Lors du trajet elles se mirent à réaliser les rudes conditions de vie dans lesquelles elle se trouvait. Elles discutèrent avec des passants et reçurent de plus amples renseignements. Elles les suivirent et arrivèrent devant un immeuble. On avait l'impression qu'il allait s'effondrer à tout moment. Sephora se tourna vers Salomé. Elle avait peur de se retrouver en face de cette mère dont elle ne conservait aucun souvenir, mais elle se sentait prête. Elle lui demanda de la laisser seule. Salomé l'embrassa et elles se séparèrent au pied de l'immeuble.

Sephora monta et sonna. La porte s'ouvrit. Elle vit une jeune femme d'environ trente ans, brune avec des tresses descendant jusqu'au bas du dos. Elle n'était pas grande et plutôt enveloppée. Ses yeux étaient d'un noir à faire peur. Elle se rapprocha tout doucement et lui demanda :

« Etes-vous ma mère ?

- Mais qui es-tu ? lui répondit la femme.

- Je pense que je suis votre fille, dit- elle émue.

- Ce n'est pas possible, répliqua-t-elle fermement.

- Mais si, regardez », annonça-t-elle en sortant les photos de sa poche.

Njweng les contempla, puis les larmes aux yeux, lui demanda :

« Comment m'as-tu retrouvée ?

- C'est... »

Elle n'eut pas le temps de répondre.

« Non attends. Viens, entre ! » lui proposa-t-elle en la prenant par le bras.

Elles pénétrèrent dans un salon assez petit, mais fonctionnel.

Njweng voulut savoir comment elle l'avait retrouvée et Sephora commença le récit de sa longue épopée. A la fin de son histoire, il était presque vingt-deux heures et Njweng proposa à sa fille de rester dormir chez elle pour continuer le lendemain à se découvrir. Une fois dans le lit, Sephora prit réellement conscience qu'elle avait enfin retrouvé sa mère.



# Chapitre 5

*Léonora Miano*

Cependant, elle ne se sentait pas tout à fait apaisée. Cet instant était l'aboutissement d'une longue quête, la fin d'un parcours jalonné de bien des péripéties. Les récents événements laissaient une question sans réponse, et Sephora ne savait comment la poser à Njweng. Il leur fallait encore construire leur relation, apprendre à s'aimer, peut-être. Les interrogations relatives à l'expression « Nos gens », ces mots qui avaient tout déclenché, devraient être remises à plus tard. Serait-il possible de repousser l'échéance ? Combien de temps ?

Dans l'obscurité de la pièce qui sentait l'huile de njabi, elle se retourna plusieurs fois, tendit l'oreille pour écouter les bruits de la nuit. Njweng habitait un quartier populaire, très différent de celui où vivaient Salomé et ses parents. Ici, la ville luttait encore pour asseoir sa domination sur la campagne,

et le souffle du vent dans le feuillage des arbres alentour donnait l'impression que l'on se trouvait à l'orée de la brousse. L'imagination de la jeune fille s'emballa. Ce furent d'abord des singes mutins qu'elle vit défiler devant elle, leur longue queue enroulée sur des branches, tandis qu'ils s'amusaient à se balancer, la tête vers le bas, comme des chauves-souris sans ailes. Ensuite, il y eut une chouette aux yeux ronds, on aurait dit deux pendules aux aiguilles immobiles. Lorsque l'oiseau se mit, non pas à hululer mais à lui parler, Sephora bondit hors du lit à la manière d'un tigre fondant sur une proie invisible.

L'adolescente se calma. A tâtons, elle trouva la lampe-tempête placée dans un coin de la chambre, non loin de la fenêtre, sur un banc. Une boîte d'allumettes était là, contenant trois bâchettes chétives. La jeune fille retira la boule de verre qui entourait la mèche, la déposa avec précaution près d'elle, sur le sol de ciment brut. Elle regarda la mèche s'embraser, la flamme monter doucement, remit le cache de verre. Une odeur de cire se mêlait maintenant à celle du njabi et à celle de l'insecticide que Njweng avait vaporisé un peu plus tôt dans la soirée. Parce que les moustiques en ce pays étaient d'une rare férocité – surtout dans les quartiers populaires où les rigoles, loin de tarir, se formaient tous les jours –, sa mère avait accroché une moustiquaire au plafond, dont la gaze immaculée habillait le lit.

Sa mère. Pourrait-elle un jour l'appeler « Maman » ? C'était elle qui s'était mise à sa recherche, pas l'inverse. Njweng ne la cherchait pas. Pour une raison mystérieuse liée au fait qu'elle était ce que la mère de Salomé avait appelé « Nos gens », Njweng s'était faite à l'idée que son enfant grandisse sous le toit d'une autre. Sa fille ne lui avait pas été arrachée, elle l'avait donnée, sachant parfaitement de quelle façon elle serait traitée. Sephora chassa ces vilaines pensées, l'envie qui lui venait d'enjamber le rebord de la fenêtre pour s'évaporer dans la nuit. Elle n'allait pas rebrousser chemin si vite. Quelles que soient les réponses à ses questions, elle devait les entendre. Njweng l'avait accueillie à bras ouverts, les yeux humides. Son devoir était de lui donner une chance.

## Un présent du passé

*« Ce sont nos gens, je leur parle comme il me sied... » Salomé, jeune fille de onze ans appartenant à une riche famille de Yaoundé est troublée par ces paroles prononcées sèchement par sa mère à propos de Sephora et Abel. Lui a-t-on dit toute la vérité sur ses cousins, sur leur origine ? Pourquoi, alors même qu'ils habitent ensemble, vivent-ils de façon si différente ? Entre secret de famille et révélation, laissez-vous emporter dans ce récit plein d'émotion qui vous conduira au Cameroun. Suivez ces deux jeunes filles dans leur quête de vérité qui les fera grandir mais surtout les mènera plus loin qu'elles ne pensaient.*



Scannez pour découvrir les étapes de fabrication de l'histoire en ligne !



**Dix classes de collégiens et un écrivain écrivent un cadavre exquis.**

Ici, une fiction s'élabore en adaptant les règles du cadavre exquis, ce « jeu littéraire » inventé par les surréalistes : **Léonora Miano** écrit un prologue puis un premier chapitre dont seules les dernières lignes sont visibles par les élèves. Puis chaque classe poursuit cette amorce selon le même principe, de sorte qu'un texte se tisse au fil de l'année, alternant les écrits de l'écrivain et ceux des élèves.

Lors de chaque livraison de texte, les auteurs publient également une fiche signalétique qui rassemble des indices ou donne des pistes pour s'inspirer et poursuivre (détails sur l'intrigue, les personnages, références littéraires, scientifiques et artistiques).

Une résidence d'artiste sur l'espace numérique de travail [laclasse.com](http://laclasse.com) initiée par le Centre Erasme (Living Lab du Département du Rhône) En collaboration avec La Villa Gillet et Léonora Miano, auteur invitée à la huitième édition des Assises Internationales du Roman. En partenariat avec l'Inspection Académique du Rhône.